

Vacances d'été... en 2013 (carnet de voyage au Canada – Episode 2)

Depuis le plan Vigipirate et les attentats dont ont été victimes la France et tant de pays, les formalités se sont fortement alourdies dans les aéroports et les gares internationales, les autorités sont plus « pointilleuses » mais on n'est pas loin de penser que certains « bleus » pourraient avoir la tentation de faire durer le plaisir !

Alors on va s'enregistrer d'abord et avant tout, de peur qu'il ne nous manque encore une virgule ou une info quelconque, mais Dieu merci il n'en sera rien.

Le Canada ayant sans doute déjà décidé de m'enquiquiner au retour !

Malgré le zèle et les sourcils froncés des gabelous et autres pandores, rien d'anormal sur nos billets, et rien de louche dans nos bagages de cabine ou nos valises.

J'ai gardé les produits de première nécessité à portée de main, pour l'entretien des lentilles, par exemple, mais aussi de quoi me changer car, parfois mais c'est rare (!), les compagnies aériennes oublient des bagages ou les perdent ! Si, si, ça arrive.

Cette formalité redoutée passée, il nous reste deux priorités mais plus exactement deux choses à faire en attendant le départ...

C'est le nerf de la guerre et le viatique du voyageur, il faut trouver le guichet qui nous remettra les dollars canadiens réservés sur le net ; c'est une première expérience réussie en tous points, la somme est juste et correspond à nos attentes, et pas de frais ni de commission supplémentaire. Un détail, il y a même un sourire accueillant derrière le guichet ! A Halluin il y avait, parfois, un pitbull dans la cage de verre, ce cerbère à qui on ne demandait qu'à récupérer notre argent, le nôtre !

Cela étant fait, il ne nous restait plus qu'à penser au petit déjeuner ; nous avons zappé celui de l'hôtel parce que, opulent certes, il était facturé vingt euros !

On s'était dit qu'on trouverait bien quelque chose du même genre à l'aéroport ce qui aurait l'avantage de nous faire passer le temps, nous en avons tellement à tuer.

Las, la vaisselle est en plastique, ce qui n'augure rien de bon, et l'offre est minimaliste ; la batterie de four à micro-ondes derrière le comptoir tempère nos espoirs de brunch délicat !

Le café est digne des plus mauvais établissements hospitaliers et on s'attend à trouver un dos qui gratte sur les croissants spongieux. Mais il faut bien le reconnaître, la poudre d'orange et l'eau sont bien mélangées. Seule l'addition est à la hauteur, un mini scandale qui en dit peu à nos amis étrangers sur la gastronomie française. C'est un soulagement pour ceux qui nous quittent mais du bien mauvais marketing pour ceux qui arrivent.

On reprendra pourtant un deuxième café qu'on ne finira pas !

Une déception venant rarement seule, nous nous dirigeons vers les boutiques en duty-free, ce pluriel étant presque exagéré. L'offre est plus que spartiate, nos articles favoris n'en font pas partie et nous n'y ferons pas d'affaire.

Ce terminal 3 est d'une tristesse infinie mais j'ai vu sur le net qu'il avait été complètement relooké comme on dit aujourd'hui.

On se traîne dans ce grand « hangar », on reprend encore un café avec un sandwich digne de la SNCF et on fait les cent pas, on imagine le voyage et le séjour, on essaie de deviner parmi les autres âmes en peine quels sont nos prochains compagnons de séjour parce que, c'est important, on passera près de deux semaines ensemble avec de nombreux déplacements. Ne les jugeons pas sur la mine.

Et puis, enfin, arrive cette jolie phrase tant attendue : « les passagers à destination de Montréal... », et nous embarquons pour un vol sans escale de plus de huit heures.

Avec l'Airbus A330 rutilant d'Air Transat et l'équipage affable, nous sommes au Canada avant l'heure.

Avant l'heure c'est une formule parce que nous devons retarder nos montres de six heures ! Pour un peu on arriverait avant de partir.

J'oublie le confort des premières et des classes affaires dont je bénéficiais à titre professionnel pour m'installer dans un baquet exigu qui ne convient probablement pas non plus aux bûcherons canadiens !

Le vol est complet, pas question de s'étaler et, pour se dégourdir les jambes, les balades dans le couloir seront fatalement restreintes.

Il y a des moments comme ça où on aimerait faire vingt centimètres et vingt kilos de moins ! Même dix.

On discute, on plaisante pour montrer que rien ne nous inquiète, on écoute de la musique, on regarde des films sans les voir, on mange à plusieurs reprises et, finalement, sur l'écran d'informations le petit avion se déplace assez vite sur la carte même si la dernière heure et les derniers miles paraissent une éternité, notre excitation et notre curiosité impatientes allant crescendo.

A l'arrivée à Montréal, on constate immédiatement que bien d'autres vols sont arrivés ; l'immense salle où nous sommes canalisés par région d'origine vers les autorités canadiennes ressemble à un corral par ses barrières métalliques qui n'ont pas vu une couche de peinture depuis longtemps !

On prend son mal en patience mais la fatigue rend déraisonnable et quelques critiques fusent ; quelques resquilleurs tentent des manœuvres inélégantes mais les rangs se resserrent pour les en empêcher.

Comme une lettre à la poste, les formalités n'ont été que des formalités !

Personne pour nous accueillir dans le grand hall des arrivées, après la récupération des bagages qui a mis en évidence la fréquentation de cet aéroport. Trop de bagages se ressemblent.

Alors on observe et on scrute, on cherche dans la foule les passagers qui auraient le même cabas bleu clair que nous, celui qu'on nous a remis à Paris, aux couleurs et à la marque d'Air Transat.

On rencontre nos premiers compagnons de voyage, et, parmi eux des gens qui savent où se trouve le point de rencontre de notre groupe, ce qui nous avait complètement échappé.

C'est sur le trottoir, devant l'aéroport, qu'on attendra notre bus et notre guide... et les passagers du vol de Lyon.

Le bus est là, Gauthier en descend avec son affichette, il accueille ce groupe de trente-sept voyageurs fatigués et silencieux. S'il s'attendait à un feu nourri de questions éclectiques, il a pu être déçu.

Les bagages sont chargés, les touristes installés, il y a déjà des prémices d'affinités, et c'est important parce qu'on sait qu'on prendra possession de nos sièges pour deux semaines. On est ainsi faits.

Notre guide se présente, c'est un pro de l'animation et de l'accompagnement de voyages organisés, il a ses heures de gloire à la télévision canadienne et connaît même Céline Dion ! Mais sympa, pas un « emblave » comme on dit à Halluin !

Direction l'est de la province, cent kilomètres et deux heures de route pour arriver à notre premier hôtel, pour deux nuits.

Au terme d'un trajet calme et silencieux nous arrivons à notre hôtel dans un grand soupir, il est 20 heures dans les Cantons-de-l'Est, mais deux heures du matin en France.

Un peu écrasés nous ne râtons pas trop en apprenant que ce n'est pas le bon hôtel, le nôtre est à quinze minutes à l'autre bout du complexe hôtelier et de loisirs.

Le Château Bromont nous accueille et attribue les chambres, nous aurons la 220, donc au deuxième étage et, ce n'est pas notre jour, l'ascenseur est en panne.

Voilà qui nous coupe l'appétit, on ne cherche même pas à savoir s'il est possible de grignoter quoi que ce soit, mais de l'eau, de l'eau... et au dodo ; il est vrai qu'une collation avait été servie dans l'avion un peu avant l'atterrissage.

Extinction des feux à vingt-et-une heures. A la mode américaine nous disposons de deux lits en 160, repos confortable assuré !

On fera très vite connaissance avec le rythme soutenu de ces voyages, nous avons à peine vu un cadre exceptionnel au lever, montagnes au loin, en bas tennis, jardins et piscine, qu'il faut petit-déjeuner fissa parce qu'à huit-heures quinze « on rrrroule » comme aimera à le répéter notre guide.

Vendredi 13 septembre, à une heure de route, environ, nous attend l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac fondée en 1912. Nous sommes bien dans un pays moderne, la chapelle que nous visitons en est le témoin... Banale !

Malheureusement le domaine du bord du lac, réservé aux visiteurs en retraite, est interdit au public.

Un moine bénédictin nous accueille dans l'oratoire pour nous expliquer la vie de ces religieux, entre prière et fabrication de fromages, et le manque de vocations qui y mettra un terme assez vite.

L'aide et le soutien de laïcs, et l'organisation de retraites permettent de tenir, mais c'est surtout grâce à la fromagerie.

Tourisme et business sont souvent associés alors, après la fromagerie la célèbre cidrerie « Léo Boutin » sur le Mont-Saint-Grégoire qu'on visite sans qu'on nous révèle le moindre secret de fabrication !

On y déjeunera de produits locaux, où la pomme est largement présente, avant de passer par l'inévitable boutique.

Le guide nous presse parce qu'une heure et demie de route nous sépare de l'écomusée ou plus exactement du Village d'Antan.

Nous arrivons à Drummondville, à mi-route entre Québec et Montréal.

Retardés dans les boutiques de l'Abbaye et de la cidrerie nous devons visiter le village reconstitué au pas de course... emportés par une guide-animatrice habitée par son rôle de bonne du curé !

La maison de la commère (qui n'en a pas connu une dans son quartier ?), détruite dans un incendie depuis notre visite, la boulangerie tellement rétro, la scierie aux grandes lames menaçantes mues par des courroies qui claquent, le bureau de poste au guichet grillagé, l'épicerie où tout est présenté en vrac, la droguerie et son impressionnante collection de lampes à pétrole, la petite école et son institutrice faussement revêche, la maison du curé et ses chasubles richement brodées, sont animés par des comédiens plus vrais que leurs ancêtres, et notamment le très mystérieux apothicaire qui prépare de drôles de potions, plongé dans des grimoires calligraphiés ; certains compagnons de voyage en acceptent prudemment une petite goutte sur le bout de la langue. Enfin, nous entrons dans la chapelle à l'odeur d'encaustiques qui est plutôt moderne avec ses vitraux si graphiques !

Nous commenterons tout ça autour d'une collation « sucrée » qui nous attend, à la sortie, près de l'inévitable boutique, et dans le groupe chacun évoque ses connaissances et ses souvenirs, ce n'est juste qu'une question d'âge !

Notre hôtel n'est qu'à dix minutes ; le dîner-buffet est à vingt-et-une heures.

On ne nous laissera jamais mourir de faim ni de soif, l'organisation est parfaite.

Comme souvent on paie nos boissons sans oublier les taxes et les pourboires qui sont non compris, soit deux fois quinze pour cent – la raison sans doute qui fait que le séjour n'est pas estampillé « all inclusive » !

Vérification faite il semblerait qu'il y ait bien là une petite arnaque de quelques pour cent ! Mais on ne se prendra pas la tête pour si peu, *s'ostiner* comme ils disent avec ce verbe venu, comme tant d'autres au Canada, de l'ancien français. En fait, à ce niveau-là c'est presque une coquetterie plus qu'une arnaque !

Samedi 14 septembre : journée libre à Québec mais avec des propositions autour de Québec. Nous choisissons de ne pas prendre la première option : un tour en bateau sur le Saint-Laurent, il faut dire qu'il pleut sans discontinuer, alors une promenade en bateau... nous achetons des capes en plastique transparent, sortes de ponchos avec capuche aux armes de Québec, qui n'ont qu'une seule qualité à part ça, elles sont imperméables !

Sur les façades du Vieux-Québec d'immenses peintures en trompe-l'œil parlent d'histoire et déroulent des scènes de la vie quotidienne.

Nous formons un petit groupe alors une guide, Diane, reste à notre disposition pendant cette balade. C'est une enseignante qui semble tout savoir de l'Histoire et de la petite histoire de Québec. Elle captivera notre attention pendant plus d'une heure malgré le temps toujours exécrable.

Les rues commerçantes sont pourtant noires de monde, et, au bout de cette zone essentiellement piétonnière, au bord du Saint-Laurent, nous admirons le château de Frontenac, sous le regard bienveillant de Samuel de Champlain (navigateur, géographe et écrivain français fondateur de Québec) et (Saint) François de Laval de Montmorency (premier évêque de Québec, canonisé en 2014, fondateur du séminaire qui existe encore aujourd'hui) !

Nous en profitons aussi pour magasiner un peu, et manger un sandwich qui sera confectionné par un jeune homme mal dégourdi qui devait tout ignorer de Taylor et de Stakhanov, nous devons le presser gentiment pour ne pas manquer le départ du car pour la deuxième proposition de la journée.

Celle-là notre guide l'avait un peu improvisée à cause de la météo : la visite d'un village indien. Chouette. Un formidable plongeon dans l'histoire de l'Amérique, au cœur d'une zone industrielle ; notre guide indien, Simon, Huron de la nation Wendat, est comme sorti d'un bon western, son nom huron nous a échappé et ce n'est pas « petit Houdini de midi », et il n'y a pas que des produits pakistanais dans la boutique comme je l'ai vu sur internet – je n'ai d'ailleurs pas vu de produits hurons au Pakistan !

On apprend comment conserver et fumer de la viande, ou sécher une peau de bison, et puis la construction traditionnelle du teepee, des armes, des ustensiles divers et variés, la confection des vêtements aussi ; notre guide, un corbeau sur l'épaule, nous explique tout avant de nous emmener dans la « maison longue » où peuvent vivre plusieurs familles et il nous présentera, entre autres, une collection d'attrape-rêves.

Cette maison est en fait un musée de la nation huronne, et nous, les « visages-pâles » n'avions pas encore vu de « peaux-rouges » dans leur univers reconstitué ; même si sortant de là ils vivent dans des logements comme les nôtres ! Tant pis pour les grincheux qui trouvent ça trop touristique.

Pierre Lamaire

(Le premier feuilleton a été publié avec les productions de l'atelier du 26 novembre 2019. La suite est en cours d'écriture.... !)